

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 septembre 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Sur le mariage. — Notes et impressions — Poésie : Fleurs fanées, par Joseph Nolin. — Tablettes de la mère de famille. — Primes du mois d'août. — La Porteuse de Pain (suite). — Nos gravures — Un tour pendable. — Un conseil par semaine — Récréations de la famille. — Rébus. — Choses et autres.

GRAVURES : Courses internationales des yachts : Le *Puritan* frappant le *Genesta*. — La cueillette. — Gravure du feuillet. — Rébus.

## ENTRE-NOUS



ÉLAS ! les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

La semaine dernière, les Américains étaient en liesse, ils chantaient victoire et ne se sentaient pas de joie ; mais cet immense bonheur qu'ils éprouvaient ne pouvait pas, ne devait pas durer. C'était trop pour un seul peuple, et l'avenir, gros d'orages, leur réservait une douleur incomparable.

Jumbo est mort !

Jumbo, l'unique, l'énorme, le colossal, l'admirable Jumbo, est passé de vie à trépas.

Vous direz peut-être que c'est tout au plus une grosse bête de moins, et que ce n'est pas la peine de tant s'apitoyer sur le sort d'un énorme pachyderme... vous avez raison.

Oui, c'est une grosse bête de moins.

Mais cette bête, c'était Jumbo !

Jumbo ! que vous avez vu il y a deux ans, énorme, splendide, grâce aux réclames, et que vous avez... admiré de confiance.

Il est mort !

\*.\*

Ce phénomène incomparable n'était en réalité qu'un éléphant de *seconde main*, mal fait et d'un caractère très peu agréable.

Il avait d'abord appartenu au Jardin des Plantes, de Paris, qui s'en était débarrassé au plus vite pour le vendre au Jardin Zoologique, de Londres.

Pas plus que les Parisiens, les Londonniens ne s'exaltaient devant Jumbo, et il a fallu tout le génie de la réclame et tous les coups de grosse caisse de Barnum pour en faire une célébrité.

Les journaux américains ont donné les détails les plus circonstanciés de la mort de Jumbo, tout comme s'il s'était agi d'un homme célèbre ou d'un bienfaiteur de l'humanité.

Mais songez qu'on en avait refusé cent mille piastres, et qu'une chose ou une bête qui atteint cette valeur est digne de remarque.

Il est mort, n'en parlons plus.

\*.\*

Riel a été pendu... en effigie.

Ce sont des soldats qui ont eu l'esprit de commettre cette lâcheté bête.

La chose s'est passée à Kingston, où campent en ce moment plusieurs bataillons de la province d'Ontario.

Les officiers non-seulement étaient présents, mais ils encourageaient encore les saltimbanques en uniformes à poursuivre leur œuvre.

On a fait un mannequin que l'on a pendu, dépendu et mis en terre en grande cérémonie.

Ce qu'il y a de remarquable dans tout ceci, c'est qu'aucun de ces braves qui insultent ainsi un prisonnier, n'a fait campagne et n'a été au feu.

Dans tout autre pays, les autorités mettraient à la raison des polissons qui se conduisent de la sorte, mais la province d'Ontario en est venu à un tel degré d'abatardissement et de fanatisme, que ces choses-là se font sans qu'un seul citoyen ose protester.

\*.\*

Bien que le sujet me répugne assez, je suis forcé de vous parler une fois de plus de ces enragés ridicules qui, ignorants sur toutes choses, ne savent que détester tout ce qui est français.

Voilà qu'on attribue la cause de la variole à la population française, à la langue française et à l'influence du clergé.

C'est le *Globe* qui a découvert cela, et il propose de faire disparaître ces trois plaies de la manière suivante :

En unissant la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et Ontario dans un mouvement commun et en insistant à ce que l'anglais soit la seule langue légale au Canada.

En annexant l'île de Montréal à Ontario, ce qui serait la plus sage, la meilleure méthode ; de fait, tel sera et devra être le sort définitif de Montréal.

Ces deux méthodes peuvent être réalisées au moyen d'une action commune des autres provinces anglaises, au parlement. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si elles échouent après qu'on les aura tentées, il faudra en arriver à l'inévitable : une révolution. Et alors nous ferons ce que nous aurons dû faire en 1837, nous reviserons les clauses de la capitulation de 1760.

\*.\*

En vérité, le remède est des plus simples, et je me demande comment il se fait qu'on n'ait pas pensé plus tôt à l'employer.

Combien de fois faudra-t-il donc répéter à ces maniaques qu'on se moque d'eux, qu'on les défie de bouger, qu'on restera Français et catholique dans la province de Québec, et que leurs airs de croquemitaine nous font rire.

Nous avons pour nous le droit, l'intelligence, la science, le courage et la force, et maîtres nous sommes, maîtres nous resterons chez nous.

Sur n'importe quel terrain nous les attendons.

Nous n'avons jamais provoqué ces imbéciles, mais s'ils lancent le gant, nous le releverons. Nous voulons vivre en paix, mais en même temps nous relevons nos manches et, bras nus, nous sommes prêts à nous défendre. Qu'ils y viennent, et s'ils veulent recevoir une raclée comme à Fontenoy, ils la recevront.

La religion de nos pères, nous la pratiquerons toujours.

La langue de nos pères, nous la parlerons toujours.

L'amour du pays de nos pères, nous l'aurons toujours.

Nos lois, nous les garderons.

Nos institutions, nous les conserverons.

Tout individu qui osera toucher à l'une de ces choses, sacrées pour nous, sera considéré comme un voleur, comme un bandit, et nous le tuerons comme un chien s'il se permet de lever la main sur nous.

\*.\*

Le procès de Sheppard a été appelé lundi, en Cour du Banc de la Reine.

Je suis allé voir la figure du trop fameux calomniateur du 65<sup>me</sup> bataillon et de toute la race canadienne-française.

L'individu a une tête en pain de sucre, c'est-à-dire conique ; la figure est en lame de couteau, mince, effilée, et se termine par un nez immense. C'est un sujet intéressant pour un phrénologue.

Son crâne mérite d'être étudié ; on y trouverait certainement la bosse de la francophobie.

L'individu était pâle, très pâle. Son regard, d'une mobilité fiévreuse, errait de tous côtés et semblait plein de défiance. Evidemment, le Torontonien n'était pas à son aise.

Dans la salle on voyait la plupart des officiers du 65<sup>me</sup> bataillon : le major Dugas, les capitaines Ethier, Villeneuve, Giroux, Prévost, Beauset, Robert, Bossé, les lieutenants Doherty, Plinguet, Desnoyers, Laframboise, Ostell, Labelle, Lafontaine, Stearnes, Villeneuve, le Dr Simard, aide-chirurgien major, le capitaine Right, officier d'intendance.

En examinant ces figures franches, loyales, ouvertes de nos officiers, je ne pus m'empêcher de reporter mon regard sur la mine de Sheppard, et je vous assure que la comparaison n'était pas à l'avantage de ce dernier.

Je reviendrai sur ce procès, dont les détails sont suivis avec tant d'intérêt par tous les Canadiens-Français.

\*.\*

La manie du suicide se répand de plus en plus. On en a compté trois, la semaine dernière, à Montréal.

L'un de ces malheureux était un australien, venu en Canada dans le but d'établir une ligne de va-

peurs, et qui, déçu dans ses espérances, n'avait trouvé rien de mieux à faire que de se faire sauter la cervelle.

Une femme a essayé de s'empoisonner. Elle n'a pas donné de raisons motivant cet acte de désespoir.

Enfin, le troisième est un Italien, à moitié toqué, qui s'est jeté à l'eau et a été repêché aussitôt.

Ces actes ne prouvent pas beaucoup de courage ou de forces de caractère, et encore moins de religion.

Plus les épreuves sont fortes, plus on doit se raidir pour lutter.

Les désespérés qui abandonnent la partie sont toujours des gens qui ont perdu tout sens moral et toute idée de Dieu.

Plaignons-les.

\*.\*

Je constate avec étonnement, mais avec un véritable plaisir, que nos échevins ont eu une bonne idée—une fois n'est pas coutume—et ce qui plus est, l'ont mise à exécution, il est tout juste de dire que c'est la nécessité qui la leur a inspirée.

Qu'importe !

Ils ont fait acte de patriotisme, et, plaisanterie à part, ils ont droit à toute notre reconnaissance.

L'affluence des patients à l'hôpital des variolés nécessitait plus d'ordre et surtout plus de dévouement de la part de ceux qui en avaient la garde.

Alors on a songé aux saintes filles de madame d'Youville, on s'est rappelé que ces bonnes sœurs n'étaient pas avares de leur vie et qu'elles la donnaient même volontiers pour soulager les souffrances humaines. Et la charge de l'hôpital leur a été confiée.

Cependant, nous devons le dire, nos échevins ont été devancés par elles, car il y avait déjà longtemps que les Sœurs Grises se dévouaient pour les variolés et qu'elles allaient de porte en porte consoler les malades, donnant aux riches tous les trésors de leur cœur et aux pauvres, en sus des premiers, les trésors de leur bourse.

Braves filles ! continuez votre sainte œuvre, et s'il est vrai que seule, la pensée d'en haut vous soutient, acceptez, comme faible témoignage des hommes, toute l'expression de notre admiration.

\*.\*

L'horizon politique de l'Europe devient de plus en plus sombre.

La Russie s'agit toujours et elle vient de faire naître une révolution en Roumélie. La Turquie est inquiète, car elle voit se soulever de nouveau la grave question de l'Orient.

C'est certainement la guerre à courte échéance. Et cependant l'Europe doit savoir ce qu'il en coûte à se battre !

Pour donner une idée des sommes énormes dépensées dans ces conflits entre nations, je vous donne pour exemple les guerres qui ont eu lieu sous l'empire, en France, de 1855 à 1870.

La guerre de Crimée a coûté 1,000,700,000 fr. et plus de cent mille hommes.

La guerre d'Italie a coûté 519,667,877 fr. et quarante mille hommes.

La guerre du Mexique a coûté 365,155,000 fr. et cinquante mille hommes.

La Chine, la Syrie, Mentana etc., ont coûté 600,000,000 fr., et vingt mille hommes.

Soit, avant 1870 : en argent 2,485,522,877 frs et au moins 210,000 hommes.

Quant à la guerre de 1870, on ne saura jamais ce qu'elle a coûté d'hommes.

On connaît mieux de combien elle a appauvri la France.

Les comptes établis dans le rapport présenté, le 5 janvier 1875, au maréchal de MacMahon, par son Ministre des Finances, M. Mathieu Bodet, résument ainsi ce compte lugubre.

## Charges (en capita) créées, par suite de la guerre de 1870 :

Dépenses extraordinaires de guerre....	1,912,045,000 fr.
Approvisionnement de Paris.....	160,518,000
Secours aux familles des militaires....	50,000,000
Intérêts des sommes dues à l'Allemagne	302,065,000
Entretien des troupes allemandes....	323,637,000
Remboursement des impositions payées aux Allemands.....	61,708,000
Frais divers de change et premiers arrages des emprunts.....	631,268,000